PATIÑO CASTAÑO Diógenes, *Tumaco prehispánico. Asentamiento, subsistencia e intercambio en la costa pacífica de Colombia*

Jean-François Bouchard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/1786>

DOI : 10.4000/jsa.1786

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 5 juin 2004

Pagination : 189-195

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Jean-François Bouchard, « PATIÑO CASTAÑO Diógenes, *Tumaco prehispánico. Asentamiento, subsistencia e intercambio en la costa pacífica de Colombia* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 90-2 | 2004, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1786> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.1786>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

PATIÑO CASTAÑO Diógenes, *Tumaco prehispánico. Asentamiento, subsistencia e intercambio en la costa pacífica de Colombia*

Jean-François Bouchard

RÉFÉRENCE

PATIÑO CASTAÑO Diógenes, *Tumaco prehispánico. Asentamiento, subsistencia e intercambio en la costa pacífica de Colombia*, Universidad del Cauca, Popayán, Colombie, 2003, 257 p., bibl., index, ill., tab., photos, fig.

- 1 Dans son ouvrage paru en 2003, Diógenes Patiño Castaño étudie les occupations préhispaniques de la portion la plus méridionale de la côte pacifique de la Colombie (région de Tumaco, département du Nariño). Pour ce faire, il s'appuie non seulement sur les études (en partie faites par lui-même) concernant la côte allant des départements du Cauca et du Valle, au nord du Nariño, jusqu'à la hauteur du port moderne de Buenaventura, mais aussi sur celles relatives aux réoccupations préhispaniques qui se sont développées sur la partie septentrionale de la province d'Esmeraldas (Équateur) et qui, pour beaucoup, participent du même processus d'évolution culturelle. Les archéologues, pour le moins ceux qui travaillent dans les Andes, savent que si Tumaco (port actuel de Colombie) est le site éponyme d'une « région culturelle » de Colombie, il existe également un site majeur en Équateur situé à La Tolita – île côtière dans l'embouchure du rio Santiago – qui a donné son nom à un même développement culturel. Actuellement, les chercheurs qui s'intéressent à ces sites utilisent, de préférence, le nom composé « Tumaco La Tolita » (ou « La Tolita Tumaco ») pour désigner la principale phase culturelle de tout ce littoral.

- 2 Patiño Castaño rend compte de ses dernières recherches dans la région proche de Tumaco (terrain effectué en 1995) et reprend à peu près la thèse qu'il a récemment soutenue à Temple University (Philadelphie, Pennsylvanie, États-Unis). Il ne s'agit pourtant pas seulement d'une traduction littérale, de l'anglais à l'espagnol, mais plutôt d'une version adaptée à la publication scientifique colombienne. L'auteur est professeur au département d'Anthropologie de l'université du Cauca à Popayán. Depuis une vingtaine d'années, il mène des recherches archéologiques sur cette côte de Colombie. Ses premières publications scientifiques remontent à 1988. Il est, après J. C. Cubillos et G. Reichel Dolmatoff, le troisième archéologue colombien à avoir effectué des fouilles sur ce terrain. Cubillos et Reichel Dolmatoff s'étaient surtout intéressés chacun à un site (Monte Alto et Mataje) dans la partie la plus proche de la frontière actuelle colombo-équatorienne. Au contraire, Patiño Castaño a prospecté divers secteurs entre Guapi au nord et Tumaco au sud. Il a donc fouillé plusieurs sites qui lui ont apporté une vision plus régionale.

- 3 Il utilise aussi bien des publications datant des années 1975 (donc postérieures à celles de Cubillos et de Reichel Dolmatoff) que les résultats mis en avant par d'autres archéologues et portant sur la région Tumaco et sur la côte toute proche de la province d'Esmeraldas en Équateur. Malgré les grandes difficultés d'accès et de travail qui sont attachées à toute cette côte nord-équatoriale, plusieurs projets archéologiques y ont été menés à partir des années 1970, aboutissant à la fouille de nombreux sites préhispaniques et à des publications scientifiques en espagnol, en anglais et en français qui ont considérablement modifié les anciennes visions, trop souvent limitées à des études de collections de céramique (surtout des figurines) ou d'orfèvrerie. On peut regretter que, même si Patiño Castaño avance des résultats provenant de ses propres données de terrain, il soit contraint d'avoir majoritairement recours à la documentation bibliographique. En effet, et c'est souvent le cas pour les régions frontalières, il n'est pas facile de passer d'un pays à l'autre pour faire l'étude directe du matériel archéologique, ce qui serait pourtant indispensable pour comparer les données et les vestiges.

- 4 D'une construction assez classique, l'ouvrage s'ouvre par une longue introduction (chapitre I) qui résume les problèmes posés par l'étude archéologique de cette région. Se succèdent ensuite six chapitres qui exposent des données sur le milieu et l'environnement naturels, sur les recherches archéologiques antérieures, sur les évidences de la présence de sociétés préhispaniques « complexes » (à partir des terrains de Patiño Castaño), sur la séquence chrono-culturelle, sur l'apogée des « chefferies côtières », sur les sociétés plus tardives et leurs relations avec l'ethnohistoire régionale. Enfin, dans le dernier chapitre (chapitre VIII), Patiño Castaño énonce une série de « considérations générales » formant une sorte de conclusion. À la fin de l'ouvrage, on trouve sept appendices (ou annexes) qui présentent les résultats d'études techniques portant sur divers vestiges (lames minces de céramique, obsidienne, orfèvrerie, pollens, datations ¹⁴C), puis une longue bibliographie et un index analytique. Le texte est parsemé d'illustrations (dessins au trait, cartes, photos en noir et blanc) mais on regrettera la médiocre qualité des photographies.

- 5 Dès l'introduction (chapitre I), l'auteur affiche son intérêt pour « la dynamique de développement des sociétés complexes à Tumaco et ses alentours », thème qu'il développera longuement dans le chapitre VI. Cela est censé donner à son discours un ton « moderne », en tout cas très à la mode, de nos jours, en Colombie. Il faut savoir que c'est devenu un sujet quasi obligé en archéologie, en Colombie, de s'intéresser aux sociétés

non égalitaires et hiérarchisées, qualifiées inévitablement de « chefferies » (*cacigazgos*). Ce terme fleurit dans les publications archéologiques récentes sur la plupart des régions de Colombie, pourtant le sujet n'est pas nouveau puisque, dès 1973, il avait fait l'objet d'un article de G. Reichel Dolmatoff (« *The agricultural basis of the subandean chiefdoms of Colombia* »). Discuter de l'adéquation des mots *Chiefdoms*, *Cacigazgos* et *Chefferies* avec les termes vernaculaires serait hors sujet ici, mais on ne peut quand même pas éviter de se demander si tout ce vocabulaire forgé à partir des données ethnohistoriques et ethnologiques peut vraiment s'appliquer tel quel à l'archéologie de sociétés préhispaniques parfois fort anciennes. L'auteur, il est vrai, ne se limite pas à ce thème et consacre une autre part de son ouvrage aux questions, plus classiques, de la chronologie culturelle et de la céramique qui représente, dans ces régions, la quasi totalité du matériel archéologique découvert dans les sites préhispaniques.

- 6 Dans le chapitre II, Patiño Castaño fait un bref rappel des données concernant l'environnement naturel tandis que, dans le chapitre III, il résume les recherches archéologiques antérieures. C'est dans ce chapitre que sont présentées les séquences formant la chronologie culturelle de référence : elles sont fondées sur des données stratigraphiques combinées à des classifications céramiques et à des datations ¹⁴C. Dans le chapitre IV sont longuement détaillés les sites étudiés par l'auteur dans la région proche de Tumaco. Pour tous ceux qui connaissent un peu ces milieux côtiers, il est facile d'apprécier l'important travail de prospection régionale qui a permis de les découvrir. La fouille sur des sites représentatifs, par tranchées et par sondages plus ou moins étendus, a livré un matériel archéologique autorisant la comparaison avec les fouilles des archéologues cités au chapitre III. Dans le chapitre V est développée la proposition de chronologie régionale de l'auteur : celle-ci s'appuie en bonne partie sur celle que j'avais établie en 1982. J'admets volontiers qu'elle devait être mise à jour et, en particulier, qu'il était nécessaire de la simplifier en n'en retenant que les éléments essentiels qui furent retrouvés sur les sites découverts depuis, par Patiño Castaño lui-même. Sont donc retenues quatre phases culturelles successives : Inguapi I, Inguapi II, El Morro, Bucheli Caunapi. Dans le commentaire qu'il fait de ces phases et du matériel qui va avec, il confirme la plupart des caractéristiques déjà établies pour la région. Il reconnaît par exemple des traits originaires de la tradition céramique du Formatif tardif de l'Équateur (tradition Chorrera) dans la céramique de la phase Inguapi I (environ 600-350 av. J.-C.), ce qui contredit les anciennes thèses diffusionnistes qui expliquaient la présence de traits culturels nouveaux dans cette région par le biais de migrations mésoaméricaines. Rappelons que cette dernière hypothèse avait été défendue, entre autres, par Max Uhle au début du xx^e siècle et a perduré, malgré l'absence de preuves scientifiques tangibles, jusqu'à la fin des années 1960, aussi bien en Colombie qu'en Équateur. Patiño Castaño va également dans le sens de la filiation entre Inguapi I et II : celle-ci permet de voir dans Inguapi II (environ 350 av. J.-C.-350 apr. J.-C.) l'expression locale du développement culturel majeur appelé « Tumaco La Tolita » et bien connu dans les musées par ses admirables figurines en céramique et son remarquable orfèvrerie. La phase suivante, El Morro (environ 350-600 apr. J.-C.), a d'abord été définie par moi-même, suite à la fouille du site éponyme, définition confirmée par les fouilles de Patiño Castaño sur quelques sites dans la plaine de Tumaco qui ont toutefois donné moins de vestiges que pour la phase Inguapi II. Nous nous rejoignons également sur l'interprétation de cette période que nous considérons, tous deux, comme constituant un déclin : les groupes indigènes n'exploitent plus la plaine alluviale, paraissent avoir abandonné aussi bien la tradition des figurines du style « Tumaco La Tolita » que l'orfèvrerie et fabriquent une céramique

très différente de celle d'Inguapi II. Une évolution que mes plus récentes fouilles, non intégrées par Castaño, ont permis de vérifier. Enfin, la phase Bucheli-Caunapi, séparée de celle d'El Morro par un hiatus chronologique important, se développe entre 800-1500 apr. J.C. dans la plaine au sud de la rade de Tumaco, principalement dans les vallées des fleuves Caunapi et Rosario. Plusieurs réoccupations « tardives » ont également été repérées sur des sites archéologiques plus anciens, comme je l'avais repéré à Inguapi. Le tableau 5.8 (p. 128) tente de faire une synthèse de cette chronologie et des vestiges archéologiques, en montrant la « distribution des attributs sélectionnés par phases » pour la région ; notons que, sur 47 attributs, 45 se rapportent exclusivement à la céramique. On peut regretter l'absence de tout attribut concentrant l'industrie lithique et l'orfèvrerie. Pour conclure sur ce chapitre, remarquons que tous ces résultats sont tout à fait comparables à ceux obtenus dans la partie côtière de la province d'Esmeraldas, en Équateur, démontrant ainsi que ce littoral présente une grande homogénéité au cours de la période préhispanique, avec, notamment, l'hégémonie culturelle de La Tolita partout, entre 350 av. J.C. et 350 apr. J.C.

- 7 Dans les chapitres suivants (VI et VII), Patiño Castaño propose une interprétation des données archéologiques dans une perspective socioculturelle, sociopolitique et socioéconomique et tente de reconstruire l'histoire des groupes indigènes. Il est clair que, pour cet auteur, le développement régional « Tumaco La Tolita » est une sorte d'apogée (il intitule d'ailleurs son chapitre VI « El climax de los cacicazgos costeros »). Pour lui, la société est alors complexe et hiérarchisée, capable d'orchestrer des développements économiques, technologiques ou artistiques à la fois bénéfiques et durables. Et l'on retrouve l'idée de chefferie à l'origine de cette apogée. Pour étayer cette thèse de leur existence durant la période Tumaco La Tolita, notre auteur mobilise plusieurs arguments. Les plus importants se réfèrent soit à un contrôle et une organisation du travail des populations, soit à des systèmes permettant aux élites de capter des biens de valeur (agricoles ou manufacturés) grâce auxquels elles pouvaient asseoir leur pouvoir, par exemple, en les redistribuant dans les communautés ou en les utilisant dans les échanges interrégionaux. De plus, comme ce serait aussi le cas ailleurs, les chefferies seraient à l'origine de ce qu'on retrouve sur les sites archéologiques, à savoir des monticules artificiels (*tolas*) qui servent de plates-formes à des édifices en matériaux périssables. Enfin, ce serait elles qui auraient eu la capacité d'aménager des espaces agricoles par des billons (*camellones*), c'est-à-dire des talus surélevés, parallèles à des fossés de drainage creusés pour évacuer vers les rivières l'eau des pluies et des crues qui stagne naturellement dans les aires marécageuses. D'après Patiño Castaño (p. 154), les « élites » devaient sûrement résider sur les *tolas* au sommet desquelles des espaces étaient également réservés pour les cérémonies et festivités. Toujours selon l'auteur, la « signification sociale et religieuse des *tolas* de la région » ne fait pas de doute. Pourtant, à part la similitude morphologique entre les monticules de la région Tumaco et ceux de La Tolita, l'argumentation paraît un peu légère. Dans toute la région, les fouilles réalisées sur ces monticules n'ont pas livré beaucoup de preuves matérielles permettant de vérifier cette hypothèse. Le grand site à *tolas* dans l'île de La Tolita, très certainement cérémoniel, demeure quand même un cas unique par sa taille, le grand nombre de monticules et l'abondance des vestiges mis au jour par les « *guaqueros* » (fouilleurs clandestins qui pillent les sites à la recherche de trésors) qui l'ont ravagé. Tous les autres sites comportent un nombre plus petit de *tolas*, lesquelles sont généralement beaucoup moins remarquables qu'à La Tolita. Nous sommes prêt à admettre qu'effectivement le sommet des *tolas* est plus propice pour bien des activités que l'espace plan et humide

qu'elles surplombent, mais il ne s'agit là que d'une déduction de bon sens car rien concrètement ne permet d'affirmer que ces plates-formes aient été effectivement le lieu de festivités ou de cérémonies, sur lesquelles d'ailleurs nous ignorons à peu près tout. Ayant moi-même fouillé, dans cette même région, quelques monticules préhispaniques, je ne me risquerais pas à avancer que la céramique (tessons et fragments de figurines), la rare industrie lithique et les quelques vestiges d'orfèvrerie (courts fils d'or et déchets de fabrication) sont d'indiscutables indices d'occupation des élites. À l'inverse, l'iconographie des célèbres figurines Tumaco La Tolita peut nous révéler quelques informations sur la complexité de l'organisation sociale car on y trouve différents personnages qui appartiennent sans doute à diverses catégories sociales : artisans, marins, chamanes, chefs...

- 8 Partant de ses propres résultats, l'auteur aborde également le thème des sites agricoles préhispaniques proches de Tumaco. La plupart formaient des aires aménagées sur à peu près une centaine d'hectares. Seule une partie était mise en culture : les talus surélevés, soit à peu près la moitié de la surface totale. Les populations y pratiquaient une culture vivrière sur laquelle il est possible de donner des précisions grâce à des analyses de pollens fossiles et de quelques macro-restes végétaux (p. 156 *et sq.* ; annexe E). D'après Castaño, qui tente de rassembler tous les éléments possibles pour prouver l'existence de chefferies, il fallait nécessairement un pouvoir fort pour amener les populations du littoral à entreprendre ces aménagements. Par ailleurs, cette agriculture sur billons et champs drainés permettait d'assurer des excédents que les élites captaient pour assurer leur pouvoir. En clair, et selon l'auteur, ces aménagements agricoles renforceraient l'idée selon laquelle il existait des élites, qu'il s'agissait donc bien de « sociétés complexes » et, plus précisément, de chefferies. En contrepoint de cette hypothèse, on se souviendra tout de même que, selon Clark Erickson, les populations des Llanos de Mojos, en Bolivie, ont édifié des milliers d'hectares d'aménagements semblables, sans pour autant posséder une organisation sociale particulièrement complexe. La question ne peut être résolue aussi simplement. Et le colloque sur ces systèmes d'agriculture qui s'est tenu à Quito (Équateur), en 2003, en a fourni plusieurs exemples.
- 9 Pour les plantes cultivées sur ces champs drainés (p. 158 *et sq.*), Patiño Castaño cite d'abondantes évidences, directes et indirectes, de maïs, mais des pollens de cucurbitacées (*ahuyama*, *cucurbita* sp.) ont été aussi identifiés. Par ailleurs, comme dans beaucoup d'autres, il évoque la culture du manioc amer (*yuca*, *manihot esculenta*). Les populations maîtrisaient certainement fort bien la culture des plantes vivrières des milieux chauds et humides. Elles savaient également aménager ces milieux, notamment pour en augmenter la productivité. Pourtant il faut revenir sur le cas particulier du manioc de la variété amère. On sait que cette plante doit subir une préparation préliminaire à sa consommation pour en extraire le suc toxique. Certes, Patiño Castaño admet qu'une association du manioc avec des râpes en céramique n'est pas vraiment claire mais il ne pousse pas plus loin ce raisonnement. Or les objets de céramique pisciformes, incrustés d'esquilles de pierres acérées, que l'on nomme presque toujours « *ralladores* », sont en fait des outils à main d'une vingtaine de centimètre de long seulement et, de toute évidence, ils ne permettent pas de râper en grande quantité les grosses racines de manioc amer afin d'en extraire le suc (quiconque aura vu les grandes râpes à manioc utilisées par les populations actuelles de la *selva* le comprendra aisément). De plus, personne ne semble s'étonner qu'on ne retrouve pas dans les vestiges archéologiques, à côté de ces présumées râpes, les fameux plats « *budares* » qui permettent de cuire les galettes de farine de manioc, alors que ces derniers seraient les meilleurs indices de culture et de

consommation de manioc amer. On devrait les trouver associés à de grandes planches à râper et, éventuellement, à des « coulevres » en vannerie qui permettent de presser le manioc frais râpé pour en extraire le suc toxique. La question de la culture du manioc amer est importante car elle a été souvent utilisée comme argument pour dire que les populations côtières étaient bien rattachées à celles de la *selva* équatoriale. En réalité, de nombreux groupes d'Amérique préhispanique, et d'ailleurs, ont cultivé le manioc doux et tel pourrait avoir été le cas des gens de la côte.

- 10 Toujours désireux de démontrer son hypothèse relative à l'existence d'élites, Patiño Castaño donne des informations sur l'utilisation de l'orfèvrerie par les groupes indigènes, une industrie qui aurait été confisquée par les classes dominantes. Rappelons que, dans les sites archéologiques du côté colombien, très peu d'objets en or ont été trouvés par les archéologues, mais que l'essentiel de la production connue correspond à des offrandes funéraires mises au jour dans les sépultures de la nécropole à La Tolita. Les élites semblent donc bien avoir accumulé la majeure partie de l'orfèvrerie : elles l'utilisaient en parure ou insigne de pouvoir de leur vivant, puis ces objets les accompagnaient dans les inhumations de La Tolita, avec d'autres offrandes. On pourrait ainsi expliquer pourquoi on a trouvé si peu d'objets d'orfèvrerie sur les sites colombiens de la région Tumaco. En revanche, il semble que cette région fût un territoire de prospection aurifère à l'époque préhispanique. De fait, des gisements aurifères actuels (placers) sont situés à proximité des sites identifiés par Patiño Castaño dans cette même plaine. Ce n'est sans doute pas un hasard de trouver, presque toujours, ces placers si près des sites archéologiques occupés par des populations pratiquant l'orfèvrerie.
- 11 Le chapitre VII, consacré aux groupes tardifs, met l'accent sur la grande rupture qui existe entre ces derniers et leurs prédécesseurs. Dans l'état actuel des recherches, il n'est pas possible d'établir un lien quelconque entre les groupes de la période d'apogée et ceux du millénaire qui précède la Conquête. Les traces évidentes d'occupation tardive dans la plaine proche de Tumaco innovent en effet un modèle qui aurait perduré sans doute jusqu'à la Conquête et qui pourrait correspondre aux indigènes « Sindaguas » de la période du Contact dans cette région.
- 12 Le chapitre VIII revient sur les grandes questions que l'auteur se posait au départ de son étude. On les rappellera en suivant l'ordre qui est le sien : 1) Quels furent les modes d'établissement préhispaniques sur cette côte ? 2) Quelles furent les formes de subsistance ? et, en particulier, quel rôle joua le maïs ? 3) Quelle importance eurent les échanges maritimes et terrestres ? 4) Quelle fut la nature des interactions côte-sierra ? 5) Quelle importance eut l'orfèvrerie aux époques anciennes de la période préhispanique ? 6) Quels sont les facteurs qui causèrent le déclin des sociétés complexes de cette région ? Prudemment, Patiño Castaño admet qu'il n'est pas encore possible de répondre à la totalité de ces questions. L'ouvrage n'a d'ailleurs pas la prétention de couvrir toute l'archéologie de la côte nord-équatoriale. Au moment de rendre compte d'une recherche de terrain fort bien menée, l'auteur choisit, avec bonheur, de la situer le mieux possible dans son contexte régional. On doit donc saluer son effort de synthèse. Pour Patiño Castaño comme pour l'ensemble de la communauté des archéologues, les progrès dans nos connaissances doivent passer par des études de terrain ; dans ces conditions, il faut déplorer que la situation actuelle en Colombie rende l'accès aux sites difficile, voire impossible.

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS BOUCHARD

CNRS, UMR 8096, Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, Nanterre